Document generated on 06/06/2025 4:04 a.m.

TTR
Traduction, terminologie, re?daction

Jean Delisle et Judith Woodsworth, dir. *Les Traducteurs dans l'histoire*. Ottawa/Paris, Presses de l'Université d'Ottawa/Éditions Unesco, 1995.
Jean Delisle and Judith Woodsworth, ed. *Translators Through History*. Amsterdam/Paris, John Benjamins/Éditions Unesco, 1995.

Houria Daoud-Brikci

Volume 9, Number 1, 1er semestre 1996

Le festin de Babel
Babel's Feast

URI: https://id.erudit.org/iderudit/037249ar
DOI: https://doi.org/10.7202/037249ar

See table of contents

Publisher(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (print)
1708-2188 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Daoud-Brikci, H. (1996). Review of [Jean Delisle et Judith Woodsworth, dir. *Les Traducteurs dans l'histoire*. Ottawa/Paris, Presses de l'Université d'Ottawa/Éditions Unesco, 1995. / Jean Delisle and Judith Woodsworth, ed. *Translators Through History*. Amsterdam/Paris, John Benjamins/Éditions Unesco, 1995.] *TTR*, *9*(1), 299–303. https://doi.org/10.7202/037249ar

Tous droits réservés © TTR: traduction, terminologie, rédaction — Les auteurs, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

***

Jean Delisle et Judith Woodsworth, dir. *Les Traducteurs dans l'histoire*. Ottawa/Paris, Presses de l'Université d'Ottawa/Éditions Unesco, 1995.
Jean Delisle and Judith Woodsworth, ed. *Translators Through History*. Amsterdam/Paris, John Benjamins/ Éditions Unesco, 1995.

Il convient de saluer comme un événement de première importance la parution aux Presses universitaires d'Ottawa/Unesco du livre *Les traducteurs dans l'histoire*, dirigé par Jean Delisle et Judith Woodsworth. Écrit, corrigé, relu et coordonné par un collectif impressionnant d'universitaires du monde entier, patronné par la Fédération internationale des traducteurs (FIT), ce bréviaire historique sera désormais le livre de chevet de tout historien de la traduction ou de tout traductologue. Il est destiné par ailleurs à devenir un ouvrage de référence obligatoire, car il est un espace convivial qui rassemble un grand nombre de disciplines.

Composé de 348 pages, il propose tout d'abord un appareil critique éclairant : une préface de J.-F. Joly, président de la FIT, un avant-propos de Jean Delisle et de Judith Woodsworth, 24 illustrations des principales figures de proue de la traduction, traducteurs de métier jusque-là inconnus du grand public et qui sont ici réhabilités dans le texte et par d'extensive légendes terminales.

Répondant parfaitement à l'esprit internationaliste et d'équipe de la FIT et de l'Unesco, la liste des co-auteurs des différents articles est reprise dans une annexe avec la répartition précise des tâches –rédaction, traduction, relecture. Les ouvrages cités n'occupent pas moins de 30 pages, avec environ 600 titres. Enfin, un index des noms propres couvre 16 pages. Neuf chapitres sélectifs et thématiques explorent les domaines de la traduction à travers les figures emblématiques des traducteurs : « Inventeurs d'alphabets », « Bâtisseurs de langues » et « Artisans de littératures nationales », « Diffuseurs de connaissances », « Acteurs sur la scène du pouvoir », « Propagateurs de religions », « Importateurs de valeurs culturelles » et « Rédacteurs de dictionnaires ». Le dernier chapitre, dans un élan de générosité, réconcilie les traducteurs avec leurs frères siamois, les interprètes, ces « Témoins privilégiés de l'histoire ». Chaque chapitre propose entre 4 et 8 sous-titres, qui sont autant de contributions individuelles ou collectives aux thèmes sélectionnés. A la fin de chaque chapitre, des notes et un index sélectif, lui aussi, de lectures complémentaires. C'est dire le travail colossal investi dans cette publication tant attendue.

Les collaborateurs, semi-anonymes, signalent systématiquement dans une coordination remarquable, les recoupements inévitables souvent inhérents à l'approche historique. Loin d'alourdir la lecture, ces différents rappels sont la preuve, au contraire, d'une recherche documentaire disciplinée et soutenue, donc particulièrement réussie. Si l'interdisciplinarité est utilisée avec force, la convergence proposée entre l'histoire, la traduction, la géographie, la littérature, la linguistique et la sociologie culturelle est, quant à elle, bien maîtrisée.

Les traducteurs dans l'histoire se présente donc comme un guide autant qu'une introduction à l'histoire de la traduction, même si l'idée première est essentiellement de rendre hommage aux traducteurs en les restituant à la place qui leur revient dans l'histoire tout court. Une histoire des traducteurs plutôt qu'une histoire de la traduction ? Peu importe, en vérité, l'événement étant de taille dans le domaine. Côté traductologie, le livre ouvre largement le champ du comparatisme historique des idées, des langues, de l'évolution de

la pensée philosophique et religieuse, de la littérature et de l'économie, voire de la politique politicienne. Côté traducteurs, on voit ces derniers entretenir un véritable commerce – pas toujours honorable, certes – avec les peuples et les civilisations de la différence. On les voit en perpétuel mouvement en train d'abattre toutes sortes de frontières, comme ils en dressent d'autres. On les voit fomenter des phénomènes sociaux et culturels fort complexes, qu'ils soient d'importation ou locaux. On les voit saisir au vol les opportunités épistémologiques qui s'offrent à eux pour changer le monde, ou du moins pour essayer d'en changer la vision, comme dans les entreprises de christianisation ou de colonisation. Phénomènes transculturels et de civilisation d'importation ou d'exportation ? Les traducteurs les affinent, les modifient, les adaptent en rectifiant le tir, comme s'il s'agit de produits de contrebande, selon l'état d'esprit de la société réceptrice et la disponibilité de l'espace d'arrivée. Phénomènes locaux ? Les traducteurs agissent souvent par l'entremise de protecteurs puissants pour influencer, imposer, réfuter, orienter, selon les enjeux du moment.

Ceci n'est évidemment qu'une lecture faite à la lueur de quelques interstices ou entre quelques lignes, voire un chapitre ou deux qui ne mâchent pas leurs mots. Dans tout le reste du livre, les traducteurs dans l'histoire trouvent à juste titre une tribune – non pas revancharde, comme on pourrait le croire, mais sans modestie pour une fois – sur laquelle ont été immolées les vexations, la dépréciation et la dégradation antérieures. On serait même tenté de croire qu' « Au commencement, il y avait les traducteurs ». Et c'est peut-être le seul piège dans lequel tombe ce livre, qui exhume des oubliettes de l'histoire un nombre incalculable de parias de la pratique traductionnelle, parmi eux ceux qui ont été jugés par l'histoire avant d'avoir été compris. Piège d'une obsession pour une réhabilitation *hic et nunc* des traducteurs, faisant d'eux des anges et de la traduction un acte humaniste pour le progrès universel.

Même si l'angélisme est mérité, il reste issu d'un point de vue essentiellement occidental. Par exemple, le progrès auquel les traducteurs ont contribué peut être perçu comme apparenté au

darwinisme social, c'est-à-dire comme une notion liée à l'idée même d'évolution culturelle, souvent une assimilation inconditionnelle : d'aucuns n'excluraient le processus digestif de la traduction et l'assimilation de la culture étrangère ou de l'étrange, qu'elle soit importée ou exportée. Et lorsqu'on voit les traducteurs, ces « commerçants-communicateurs-informateurs », négocier les termes de la transmission du savoir importé ou exporté, force est de constater qu'on est loin de la traduction-évasion avec tout ce qu'elle comporte de découvertes et d'interculturalité. Les procédés mêmes de la traduction, surtout tels qu'ils apparaissent à la Renaissance, sont une preuve éclatante de la traduction comme conquête, recherche de domination et d'exercice de pouvoir : à l'ouverture d'esprit renaissanciste correspond également le début des politiques étrangères, donc d'une modification de la vision du monde. La traduction *intra muros*, entre pays européens, passe au stade du multiculturalisme. Il s'agit désormais de traduire l'adversaire, pas toujours avec bienveillance. L'un des exemples cités est celui du Coran, la culture du Proche-Orient musulman apparaissant comme la plus authentiquement « différente ».

Et ce livre, malgré la générosité, l'altruisme et l'ingénuité devant conduire à la grande lisibilité voulue par les co-directeurs, et sans doute par la FIT et l'Unesco, met en crise la pure gratuité de la traduction et laisse à méditer sur l'impossible pureté du traducteur. Chaque page du livre laisse entendre malgré tout que la traduction est un acte requis par un impératif et que cet impératif est quelque chose que le traducteur ou ses commanditaires ont perçu comme essentiel par rapport au monde. Or, le monde est fait pour être changé (ou échangé ?). En tout cas, la traduction apparaît comme une re-prise totale de monde. La retraduction postcoloniale, dont il n'est pas question ici, dans les pays ou continents comme le Maghreb, l'Afrique noire et l'Asie, par ailleurs sous-représentés dans cette étude, est elle aussi, par essence, une prise de position et une re-prise de monde, car ce qui est considéré comme le progrès culturel, scientifique, social, spirituel et les transferts technologiques dans les colonies ne se sont pas faits sans heurts. Selon les lieux géographiques et les époques, la traduction est à tour de rôle patriotique ou antipatriotique, subversive, clanique, colonialiste,

fasciste ou antifasciste, internationaliste, impérialiste, évasion, une forme de résistance ou de dictature, collaborationniste ou diplomatique. Bref, autant d'attributs dont pourrait se prévaloir le traducteur, qualifié à cet égard d'agent de services politiques multiples.

Le chapitre 7, édifiant entre tous et annonçant symboliquement, « littéralement et dans tous les sens », une reprise de monde ou un monde qui change de mains, montre avec lucidité les enjeux véritables de la traduction et décrit sans parti pris le pire et le meilleur de la traduction. Le meilleur, nous le connaissons. Le pire, un peu moins, les « bas-fonds » de la traduction : traducteurs entrant dans le jeu mercantile des éditeurs-libraires, opportunisme pour quelque gloire sur la scène littéraire, supercheries, mystifications, mimétisme, ruses d'auteurs, dérives maffieuses, avatars et mobiles divers, sans compter d'autres idéologies. Le caractère inflationniste même de la traduction. C'est toute l'histoire de la traduction jusqu'au XX^{e} siècle. La grande différence entre la Renaissance et le XX^{e} siècle est que d'européen, le nouvel ordre mondial est devenu américain. Le reste du monde demeure « traduit ».

Curieusement – mais le fait est-il si curieux ? – c'est la version/traduction anglaise, *Translators Through History*, éditée par John Benjamins/Unesco et publiée conjointement avec la version française, qui est l'heureuse locataire de la vitrine du hall de l'Unesco à Paris.

Houria Daoud-Brikci
Université McGill